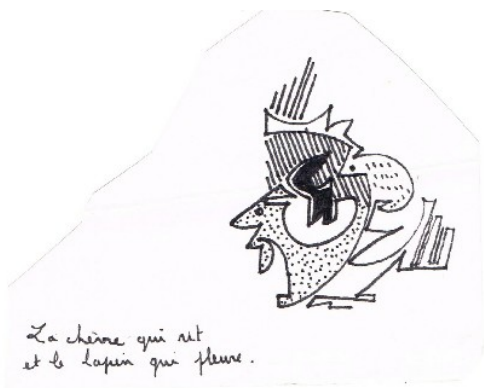


PREMIERS POÈMES

1975 - 1992

II/ PREMIERS POÈMES II



La chèvre qui rit et le lapin qui pleure, encre sur papier
© Xavier Hiron, 1985

Premiers poèmes II

Ces onze plus neuf poèmes d'origines éclectiques - vers 1976 pour les premiers, après 1992 pour les derniers - présentent une tonalité générale plus mature que dans la section I des Premiers poèmes. Ils sont aussi plus centrés sur l'époque parisienne de l'auteur, où s'est formulé son désir d'entrer de plain-pied dans l'âge adulte.

SOMMAIRE

PREMIERS POÈMES 1975 - 1992	60
III/ PREMIERS POÈMES (deuxième partie)	60
115- Lingerie (19)	60
116- Le pamphlet (20)	61
129- Rue Mouffetard (40)	62
130- Une maison (33)	63
131- Avenue Victor Hugo (37)	65
133- La vie rêvée (21)	66
134- Aux hommes de demain (23)	67
135- Ode funèbre (17)	67
139- Marcher encore (16)	69
140- Consentement mutuel (17)	69
141- Petites choses (30)	70
ODE À LA LUNE	71
86- Ode à la lune I (15)	72
87- Ode à la lune II (50)	73
88- Ode à la lune III (15)	74
91- Petite histoire enfantine (17)	75
95- Discours pour un musée imaginaire (66)	77
98- Pour une Commune immortelle (18)	79
100- Les neiges de Varsovie (31)	80
101- Je n'aurai pas connu (24)	80
103- Retour vers le passé (22)	82

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

PREMIERS POÈMES 1975 - 1992

III/ Premiers poèmes (deuxième partie)

La terre est froide.
Le vent souffle sa glace d'hiver.
Et par derrière le tain et le verre
S'étend le jade.

L'armoire ouverte.
Une pierre harmonie baigne l'air.
De cet air neuf des parfums chers
Des mers inertes.

Puis une flûte petite un vin frais
Comme une émanation superbe d'alcool
Sur une eau verte et odorante.

La mer, la mer :
Que cette mer est lointaine et lâche
Alors que s'ouvre en ses dentelles
Quelques fragiles lingeries !
Le souvenir bouillant, sévère
Sur un orchestre de cent violons...

Un bruit dans le couloir.
La porte s'est refermée.

115- Lingeries (19)

Il y a l'ennui rose brodé sur les coussins
Et dans la chambre mauve au silence d'airain.

Et la joie amoureuse devant l'assiette vide
Que le sourire avive ou que ton amour feint.

Il y a la rue sale comme une plaie béante
Ouvrant son large sexe et ses jambes charmantes.
Au plus bas de Paris, sous sa toison fournie
Se dresse de frissons la noire Saint-Denis.

Il y a ce corps bleu, à peine carminé
Sévèrement durci et la tête effarée.
Sur le béton armé, dentelé par les balles
Vocifèrent les voix, les perles de la peur.

Les boucheries d'incendie et les blêmes lueurs
Des visages dégrafés sur notre sang pâle !
« Mais que me chantes-tu ta chanson immobile ? »
Te récris-tu au fond, prêt à verser ta bile.

« Que vaille donc le temps à tout passer au crible ?
Chaque pamphlet aigri a cette odeur saline.
L'espoir est salvateur. L'inconscience terrible.
Va donc, referme vite : ton œuvre est anodine ! »

116- Le pamphlet (20)

Tel un oiseau tombé des toits
Une sirène trop pressée
Dans sa chute affolée
Péniblement s'emmêle
Aux branches ébouriffées
D'un grand arbre effaré.

Elle s'y débat, furieuse
En sursauts réguliers.
Puis glisse lentement
Du haut d'un marbre blanc
Pour sembler retrouver
- mais pour un instant seulement -

Premiers poèmes II

Les ailes diligentes
Qui guident son message.

Sous elle les trottoirs
Ont repris l'odeur âcre
De l'urine luisante
Qu'enjambe à petits sauts
À sauts serrés
Une noire aux yeux verts.
Aux vitrines qui fusent
Une bouche a souri.

Le teint ensommeillé
De quelques sages crevettes
Sur l'étal interpelle
La silhouette violette
D'une fine dame blanche.
Sa main soupèse.
Son regard interroge.
Son inquiétude s'apaise.

Plus loin, la rue s'agite
Intime... Pour elle
Notre univers entier
Convoque ses concerts.
Et des spectacles qui
Aboliront d'un coup
Dans le creux de nos fêtes
Toute cette noirceur
De nos mille et un
Projets inachevés !

129- Rue Mouffetard (40)

Logis clair
De chevelure et d'espérance

Pour qui, secrètement
Plus d'une none prient
Peintes du péché noir
De cruelle innocence.

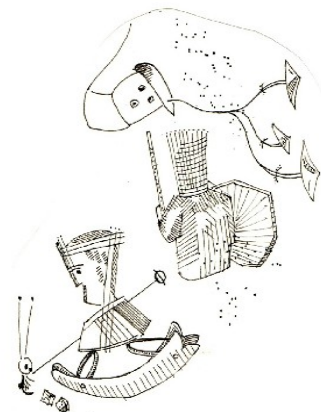
Logis clair
Aux bois de palissandre :
De longs rires en cascade
Qui dégringolent.
Et des larmes aussi :
Les orages de terre
L'ouragan cadencé.

Logis clair
Limpide ou éternel.
De cette éternité
Mi-verte, mi-grise
Que l'on souhaite avec nos bras tentaculaires
D'hydres bien basses et médusées !

Logis de palmeraies
Et d'eau savante dans un air bleu...

Logis clair :
Toi que l'on aperçoit
Au fond des roches d'air.
Et tes yeux
Brillants comme un sou d'or
Aux chapelles insensées
D'un grand sillon d'azur !

Image au poulx démesuré :
Dessine-moi une maison.
Un petit bout de ciel
Immense sur un chemin
Qui mène au bout des mondes !



Le cheval à bascule, encre sur papier
© Xavier Hiron, vers 1978

Fontaine que l'on quitte. À main droite
Tels d'éblouissants pivots de manèges
Ce ne sont que filaments de feux
Et qu'attraites eaux. Que lumineuses féeries
Qui font paraître un ciel violet et sale.

Prendre sa place sur le grand tourniquet.
L'œil est attentif et puéril. Alentour
La fête allume les guirlandes de ses stands.
La place tourne. Son axe couine et pivote.
Vers quelle rue de hasard suspendra-t-elle son cours ?

Soudain, une allée familière nous happe
Avec ardeur, comme la main solide d'un vieillard.
Un univers mystérieux de visages égyptiens
Rassure notre chagrin. Et puis
Que préférerons-nous pour border d'éclats
Notre chemin obscur ? Guerlain d'un soir ?
L'intrépide Chanel ? Ou l'invisible Saint-Laurent ?

Premiers poèmes II

Mais ce dernier ferme ses stores
Comme de lourdes paupières assombries.
Au loin, Paris se calme. L'Arc se tait.

Voici bientôt venir l'enseigne bleue
Et son portail de fer forgé.
Dieu qu'une terre est haute !
Combien terrible est son voyage !
Et que de marches entravées :
De couloirs familiers, de contours...
Combien d'élans informulés, aussi ?
Ou d'arrêts incongrus
De voltefaces et de sourires ?

Et ce tapis de feutre orange
Tel un abîme émerveillé... !
Puis, lorsqu'on en aura fait le tour
Ce grand nid d'aigle qu'on embrasse
Avec nos yeux réjouis : repère
Où se dévoilera dans sa simplicité
Tout ce qu'il nous faut aimer
Pour jouir d'un vrai bonheur !

131- Avenue Victor Hugo (37)

Il nous suffit de rien.
D'un peu de terre brune
Soulevée en poussière
Au coin d'un paysage.
Il nous suffit d'un pieux
Et vieux silence ambré
Pour qu'on se couvre d'eau
Telle une couverture.

Il suffit de si peu
Pour éloigner l'appel
Quand crie cette souffrance :
« Il faut vivre, vivre ! »

Aussi ouvre ton âme
Aux doux rayons ardents
D'un frais soleil craintif.
Ouvre ton âme ainsi
Aux forêts de ton cœur.
Et croyons que demain
- il faut croire toujours -
Nous pourrons vivre ensemble
La vie que tous espèrent !

133- La vie rêvée (21)

Le produit de cette vigne
C'est le sang de notre mémoire.
Le verbe et le pourpre ajoutés.
L'histoire recrachée
Par nos poumons malades.

Car j'y mêle l'intime.
Ma présence d'aède
Comme un chant de silence.
Cette tranquillité : un message
D'homme à homme donné
D'homme à homme reçu.

Nous sommes de ces hommes
Côte à côte aujourd'hui.
Mais dispersés par Zeus
Sur le navire d'Ulysse.
Ce chant est mon hommage.

Ce chant, je vous l'apporte.
Au plus sombre de votre cœur
Un poète passera : déposant
Comme jadis en Attique
La mémoire commune.

Premiers poèmes II

Et qui rassemblera
Dans le sang du pressoir !

134- Aux hommes de demain (23)

L'été lentement croule
Sous des torrents de nuit.

Dans la haie, l'hirondelle
Donne de l'aile
Près du fruit perforé.
Enveloppée qu'elle est :
Et ignorant son chant
Et se gorgeant de l'inaudible !

La treille moribonde
Est sans vigne et sans pleur.

Chaleur dorée
Sous un éclair assassiné.
Éclair et mauve
En sa lumière saccharide
Sous des cristaux jaunis.

Il pleut. J'ai peine.
Un homme est mort.

135- Ode funèbre (17)



Esquisse d'arbre, encre sur papier
© Xavier Hiron, 2007

C'est écrit : il suffit de se laisser porter.
De marcher - c'est l'hiver -.
De marcher - c'est l'automne -.
De suivre les saisons inextinguiblement.
Marcher pour dire aux heures
Ce qu'elles peuvent nous laisser...

Ou même ne rien prendre et tout abandonner !
Marcher : glaner encore, d'un pas de métronome.
Flâner d'un pas léger, telle cette musique.
Marcher - ne pas courir : il ne faut jamais fuir -.

Marcher : braver le noir, aller vers l'inconnu.
« Est-ce que l'éther est sage ? Est-ce que le temps malin
Nous offre le courage ? » Pas le temps de savoir.

Premiers poèmes II

Il faut marcher encore, infatigablement.
Aller du même pas que le pas des pourceaux.
Marcher jusqu'à la fin - s'il existe une fin -.

139- Marcher encore (16)

Comment te dire encore
Le repos de ta présence ?
Le confort de ton corps
Contre le doute, contre l'errance ?

Comment te dire haut
Le silence de tes mots ?
La chaleur de ta voix :
L'apaisement tranquille
Où naissent toute joie
Tout bonheur, tout éclat ?

« Ce que j'apporte en toi
Vivra par le regard des autres. »

Comment te dire : « Amour » ?
Par ton souffle j'ai senti
Qu'il suffisait de dire « Oui ».
Ce mot qui nous relie
Au monde et à la vie.

140- Consentement mutuel (17)

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour vous êtes cause.

Deux larges yeux, profonds et bleus
Déjà vont naître au ciel heureux

Premiers poèmes II

Bordés de longs cils noirs. Et blondes
Vos paupières jaunies, duvets précieux
Ici respirent l'air mieux qu'une onde.

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour vous êtes cause.

Vos bouches crient tant et tant
Puisqu'elles ont tant faim d'air.
Faim des amours qu'on mâche
Pour tomber au tréfonds de vos corps
Où vos poumons soufflent et râlent.

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour vous êtes cause.

Quant aux membres, ils sont quatre.
Ils agitent des pieds, des poings recroquevillés.
Qu'ils ne se tendent par encore – oh, non ! -
Vers l'objet désiré. Qu'ils remuent
Et attendent d'amoureuses fessées.

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour vous êtes cause.

Car pour nourrir vos têtes blondes
Et pour survivre au triste monde
Vos petits êtres, combien fragile caoutchouc !
Ne savent rien, savante nudité
Rien qu'éveiller des jours insoupçonnés.

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour vous êtes cause.

141- Petites choses (30)



Esquisse de pot de fleurs, encre sur papier
© Xavier Hiron, 2007

ODE À LA LUNE

- en hommage à Alfred de Musset -

I

Sereine et profonde
Plus secrète que la mort.
Tiède suzeraine
Souveraine aux ténèbres.

À toute parole
À toute peureuse interrogation
Imperturbable.
Posée au trône froid
À l'humain inconnu.

Glacée dans ta certitude de moire :
Te voici avancée, impérieuse beauté.
Visage blanc de tulle, sein blême.

Car voici avancée la face irisée de son astre
Plus secrète que la mort.
Profonde et sereine, la lune.

86- Ode à la lune I (15)

II

À l'heure.
À l'heure des guerres affamées.
Des guerres sourdes
- sourdes guerres -.
À l'heure de ces battus de tourbe.
De ces lavés d'eau sale
Ces éclatés d'étoiles.

À l'heure
Où le vent trébuche.
Puis roule en rafale :
Tombé, prostré, battu
Sur le blanc corps des morts.
À cette heure hésitante
Qui sur les peaux déroule
Son air clair et tendu
Comme le grand déferlement
D'une âme solennelle...

À l'heure : « Garde à vous ! »
À l'heure magistrale, je....
À cette heure capitonnée

Premiers poèmes II

De marbres funéraires.
À cette heure inconnue
Inconnue ou fanée :
« Huit ans passés, huit ans donnés.
Huit ans repris par leurs aînés. »

À l'heure bordée grave.
À l'heure découvrant
Douillet, le lit des cimetières.
À cette heure, je, fourbe...

À l'heure
De l'enfance mal rendue
Maltraitée, mal donnée.
De l'enfance mal apprise
Mal comprise, mal aimée.
À cette heure
Où la misère n'est plus
À l'homme supportable.
À cette heure, je sommeille...
Et vois dans ma nuit

Des visages : des déesses
Toutes simples et belles.
Des gestes aux mains d'hirondelles !
Des pas, des danses.
Des rires, des éclats, hauts et droits.
Le sourire d'Athéna, la déesse aux yeux pers.
Et devine :

Ronds et bien faits, des seins
Rebondis sur la chair
Roulant sur le coussin
Comme eût dit Baudelaire !

87- Ode à la lune II (50)

Premiers poèmes II

III

Tu es l'astre, tu es l'unique.
Le diadème promis et la pierre irradiée.
Le joyau au pubis de la nuit.

Tu es l'amante, secrète et peureuse.
L'amante nue à l'œil contemplatif
Qui s'offre à l'érotisme des rois.

Tu es la veloutée tiédeur :
Cette clarté à mes cils qui frémissent.
Tu es l'amante pieuse qui

Sur sa couche durcie où la femme s'endort
S'ennuie des impudeurs.
Tu es glorieuse, tu es entière :

Ce délice insolent que l'on goûte.
La découverte heureuse
D'une autre forme d'adultère !

88- Ode à la lune III (15)

* * *

Une nef à trois voiles.
L'une de sang vernie.
L'autre de vent tendu.
La troisième invisible.

À la poupe, un mirage :
Une guerre millénaire.
Une cité pendue
Aux grands rires des flots.

À la proue, une clameur...
Prodigieuse panique :
Une chute, un vertige !

Mais les trois voiles fines
Dans la bourrasque de leur équipage
S'entremêlent, se déchirent.

Et la nef, dans ses cordes empêtrée
Empêchée d'avancer par sa propre mâture
Reste bloquée, peureuse, au bord de son destin !

91- Petite histoire enfantine (17)



Photomontage d'étudiant, rehaussé de pastel gras © Frédéric Brun, 1992

Poitrines rafraîchissantes
L'air est ravivé. L'air est régénéré
Dans l'ordre fort de vos souffles nouveaux.
Par vous régénéré.

Goûtez-le, avec vos bouches tendues
Totalement décontractées.
Touchez-le comme du sable :

Premiers poèmes II

Car il vous appartient :
Quelques secondes, enfin !

Et nous commençons de revivre
Selon vos modes réagencés.

Nos âmes rebâtissent les formes du jour
Volontaires et lumineuses.
Trouver pour vous cette architecture évidente
Et sûre de son port, malgré la pluie.
Trouver pour vous le porche : ses baies
Malgré ces rafales qui se lèvent
Contre une marche, affectueusement.

Trouver cet édifice éclatant de splendeur
Et accablé de certitude : tel un vitrail ancien
Cerné de blanc et translucide !
Trouver cette abbatale à ce jour désertée.
Et vierge de toute rumeur où seule une pierre
Sait vibrer l'immuable des choses
Par elles façonnée...

Certes. Mais c'est la quête de l'air
La plus vivace des quêtes. Toutes ces formes
Ne sont qu'images pour nos yeux. Tous ces bruits
Ne sont que sons pour nos oreilles et pour l'esprit.

L'air, lui, est irréductible
Aux battements de nos poumons.
Irréductible à ceux de l'âme, aussi :
Comme ces pierres de taille
Constructrices en joies certaines.

Et l'on s' imagine marchant
Sur les dallages des longs couloirs.
Perforant cette nef de craquements singuliers
Et presque réguliers : une horloge pour nos cerveaux.

Le calcaire vivant, la pureté des lignes...
L'angle d'un chapiteau impose notre errance

Parmi ces rêves insondables :
Ces danses malicieuses des diables aux corniches...

Voici les murs solides :
Nous pouvons les peupler.

Poitrines rafraîchissantes : je veux vous révéler
Telles que vous avanciez aux heures anciennes
Avec vos blancs manteaux, vos toges de patriarches.

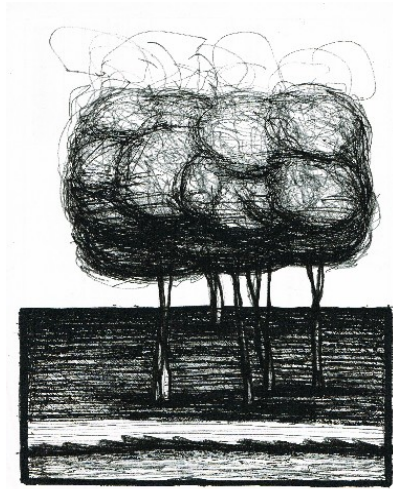
Mais loin de moi – oh, loin ! -
La moindre complicité à tout académisme.
Vous arboriez hier, couverts par vos silences
La cire de vos joues. Et la rougeur flottait
Dans le lent grouillement de tous vos mots lâchés !

Grands savants, ou modestes sorciers ?
En tout cas envoûteurs...
Toute cette libération intentionnellement versée !
Toute cette libération de vers et de phrases mêlés !

Car elles vont toujours, ces idées égrainées
Par vous, pour venir se blottir
Comme cent mille coursiers qui viendraient s'échouer
Sous le porche tranquille de nos heures...

Car c'est bien vous qui, ici, êtes
- oui, vous, les poètes rassemblés
sous le cloître perçant de nos êtres -.
Oui, c'est bien vous qui êtes
Ces frères laborieux d'un merveilleux empire
Majestueusement formé aux lignes travailleuses !

95- Discours pour un musée imaginaire (66)



Noyers dans les champs labourés, arbres n° 2 : feutre sur papier
© Xavier Hiron, 1994

Tel un grand drapeau noir
Fusillé par le vent d'une capitale.
Tel un grand drapeau noir
Planté dans les veines sombres de la pierre.
Tel un grand drapeau noir
Porté par la misère
De nos mains découpées dans la chair.

Tel un grand drapeau noir :
Un travailleur agile, un fort tailleur de pierres.
Telles ces mains nerveées par nos justes désirs
Et que cet ornement d'une saine détresse
N'a pas su rendre folles...

Tel un grand drapeau noir :
Si large et si gris - d'un gris de cendres ! -
Une jeunesse sans limite.
Tel un grand drapeau noir

Premiers poèmes II

Je me dresse à cette heure
Sous un vent exalté !

98- Pour une Commune immortelle (18)

La neige emprisonne les hommes.
Elle commence doucement, innocente.
Se couche sur les branches, se cache sous les arbres
Et fatigue les paysages dès que novembre se lève.
De son souffle d'hiver elle grignote, patiente
Pour instaurer sa loi, sa foi de pesanteur.
Puis un matin tranquille, lorsque décembre s'abat
Elle clôt sur nos âmes son labyrinthe servile.
Et tout a disparu en elle... Seules sur un fond monotone
Quelques branches trop lourdes subsistent
Sans profondeur et sans volume : ses barreaux immuables.

Car la neige emprisonne les choses.
Elle ne prolonge pas les chants du soir.
Mais s'attaque aux trottoirs, aux pieds des devantures
Aux rideaux métalliques. Elle y fige les femmes :
Leurs bras serrés sur des paniers d'osier.
Leurs fichus, dès lors, se recouvrent de silence.
Les bruits se taisent. Leurs paroles s'éteignent
À peine sorties des lèvres tièdes.
Et lorsqu'en une vapeur se sera changée cette fluide colère
Plus aucune lumière ne résistera à sa nuit !

Mais la neige ne saura pas emprisonner les mots.
Sous son immense couverture, les silences brûleront.
Les lettres et les signes nous guideront vers un chemin ouvert.
Près d'une ligne souple, elle nous guidera de son eau libre
Pour nous couvrir de ses douceurs.

La neige retirée, il ne restera rien
Qui puisse faire penser aux enfants sans mémoire
Aux prisons de l'hiver. Car la neige

Premiers poèmes II

Ne peut emprisonner les mots.
Même là-bas, à Varsovie...

100- Les neiges de Varsovie (31)

Je n'aurai pas connu le repos de ta présence.
Ton sourire apaisant qui berce le jour.
Fait oublier la nuit, ses couleurs tourmentées.
Je n'aurai pas connu cette simplicité
Sous le vent de l'autan. Ni ta force ni ta tranquillité
Contre le monde, contre l'errance.

Je n'aurai pas connu la puissance de tes bras :
Cette docilité sur mon âme calmée.
Ton regard qui s'enfuit sous l'ombre immodérée.

Mais je ne garderai que le reproche de tes yeux.
Oui, je ne garderai que ton refus de nymphe.

Je n'aurai pas connu le souffle de ton corps.
Ni celui de ta voix collée à mon oreille.
Je n'aurai pas connu, accrochée à tes doigts
La douceur de la fièvre... Ni mon être aux abois
Que flanquaient autrefois les veilles maternelles.

Je n'aurai pas connu ta protection gentille
Contre toutes souffrances et dans mes joies.
Celles qui t'illuminent, celles qui me foudroient !
Et je ne serai pas - l'illusion qui délivre -
Redevenu l'enfant que j'avais tant aimé.
Redevenu enfant après avoir été.

Car je ne garderai que le reproche de tes yeux.
Oui, je ne garderai que ton refus de nymphe.

101- Je n'aurai pas connu (24)



Carte vœux, stage de fin d'étude au British Museum, Londres,
© Xavier Hiron, 1984

J'ai accompli le voyage.
Et retrouvé, là-haut
Au creux des paysages
L'alouette profonde
Et sa guitare d'accord parfait.

J'ai emprunté la route :
Celle qu'indiquait la voie du cœur
Et qu'un poète, vers 1800
A suivi pour rejoindre
Charleville et Bruxelles.

À cette époque
Les revolvers crachaient
Entre les amitiés trop consumées

Et les rengaines de poivrots
De la colère et du fer.

Aujourd'hui
Cette machinerie s'est tue.
Mais tes six cordes qui résonnent
Sur les barrettes de ton manche
Couvrent bien mal, le soir
Le ronronnement banal
D'un barillet* qui dort.

103- Retour vers le passé (22)

* barillet : petit baril. Par extension, se dit de divers dispositifs de forme cylindrique. Ce terme doit donc pouvoir s'appliquer à un petit tube en acier, traditionnellement désigné sous le vocable anglais de « bottle neck », et qui sert à plaquer ensemble toutes les cordes d'une guitare pour en obtenir un accord.



© Xavier Hiron, vers 1978